

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1966)
Heft: 56

Artikel: Hommage à Bakounine amoureux de la vie et de la liberté
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la ploutocratie au règne de l'argent

1934

Comment vivaient nos pères il y a trente ans ? On cherche la réponse dans les livres, dans l'histoire, dans nos souvenirs d'enfance. Moins bien que nous. C'était la crise, le malthusianisme économique, l'argent rare; on n'avait pas encore inventé la société d'abondance et son euphorie de vitrines.

Et pourtant, souvenir, le travail gratuit, désintéressé, était plus naturel qu'aujourd'hui. Ne parlons pas des dévouements, des sacrifices exceptionnels, mais de ces menus services de la vie sociale: tenir les comptes d'une société, donner un coup de main. Travail gratuit.

Paradoxe sur lequel on ne peut cesser de s'interroger. Des hommes, aux yeux de qui l'argent était plus précieux que pour nous, obligés de compter en francs ou en sous, savaient pourtant ne pas facturer chaque minute de leur temps.

Pourquoi ?

L'argent de poche

On dira: quand l'argent était rare, il l'était aussi pour des associations, des sociétés culturelles; pauvres, elles exerçaient une pression sur leurs membres, elles ne pouvaient vivre que de leur travail gratuit. Les pays de faibles ressources investissent en hommes; le rapport est proportionnel: d'autant moins d'argent, d'autant plus d'efforts humains.

L'explication est bonne, pourtant la gratuité des services n'était pas ressentie comme l'effet d'une pression sociale, mais éprouvée comme un don de soi limité, naturel, spontané.

Aujourd'hui, nous sommes peut-être moins avares, moins râpe-à-sous; la plupart de nos contemporains ont un gagne-pain qui leur assure le nécessaire et une marge de libres dépenses. Mais presque tous chassent le salaire amélioré, cent francs ici, trois cents francs là, qui rétribuent cinq articles de quarante lignes, trois opérations comptables, une demi-douzaine de séances de commissions, un travail de marché noir. Ils sont plus avides d'argent de poche que d'argent. Les gains accessoires paient le superflu; c'est là qu'on gratte.

Le règne de l'argent

L'argent règne. Mais la chasse à l'argent avec salaires (ou honoraires) de base et gains accessoires, bonne fortune, spéculations, boursicotage, commissions ne dégage aucune valeur autre que l'éthique de la pièce de cent sous. La revendication autrefois, au temps de la ploutocratie et de la misère, dépassait le gain revendiqué; elle portait une révolte, un espoir de bonheur et de mieux vivre. Mais aujourd'hui les groupes qui subissent encore durement l'absence d'argent ne peuvent plus animer un mouvement revendicatif. Il faut avoir un proche malade pour découvrir la pauvreté de nos hôpitaux. On s'indigne. Le malade guérit. Et l'affaire ne nous concerne plus. Les familles nombreuses disent la difficulté d'élever dans le confort moderne plusieurs enfants; ne sympathisent que ceux qui connaissent la même situation.

L'argent règne plus que jamais d'un règne diffus où se diluent les protestations. Plus il est abondant, moins la société est capable collectivement de créer des contre-valeurs. Les révoltes individuelles ou communautaires, certes, demeurent nombreuses. Jamais les kibboutzim n'ont fait tant rêver; que de désirs de retraites religieuses ou laïques; des groupuscules attendent, velléitairement, comme une vie monacale. On va séjourner à Taizé, on aimerait partir pour Cuba. Ces refus inscrivent, en creux, le pouvoir du fric universel.

Les risques de malentendu

Dans ce numéro, nous avons consacré une large place à quelques extraits des œuvres de Bakounine. Ce n'est pas par pose anarchisante, elle serait trop facile, mais parce que son souffle protestataire, débarrassé des querelles intestines de l'Internationale,

est aujourd'hui mieux entendu. La critique du règne de l'argent n'échappe pas au danger du moralisme, car la bourgeoisie, en installant son pouvoir de parvenu au XIX^e siècle, eut les moyens et l'habileté de faire dire aux Topaze que l'argent ne faisait pas le bonheur, que l'idéal altruiste et les vertus chrétiennes étaient supérieurs au Veau d'Or. Aussi lorsque la gauche quitte le terrain solide de la revendication salariale et qu'elle prône des valeurs non monnayables, elle risque vite de s'embourber dans les malentendus. « Ah ! les vertus de la noblesse, c'est à placer plus haut que le billet de banque », disaient déjà les réactionnaires; « Ah ! les mérites du sacrifice », disaient ceux à qui il ne coûtait rien. « Ah ! les beautés éthiques du travail bien fait », disent les amateurs de dividendes. Les protestations risquent ainsi d'être brouillées par les tartuferies. Déjà au XIX^e siècle, Proudhon en fit l'expérience. Qu'importe, malgré les risques de malentendus, le refus est plus nécessaire que jamais.

Les anti-corps

Il ne s'agit pas, naïvement, de chercher en toutes circonstances combien ça paie. L'avisement, dans une société de consommation, est multiforme, et la protestation doit toucher plusieurs domaines.

L'atteinte aux droits individuels, le mépris des règles du métier, la presse à scandales, la publicité avilissante, le mauvais goût nous concernent. Ces sujets sont aussi importants que les données politiques.

Un seul exemple. Le hasard nous a fait récemment tomber sur l'émission de T.V. « Jeux sans frontières ». Un baratineur, nommé Guy Lux, s'excitait dans son propre yerbiage (nous qui croyions que la T.V. avait eu le mérite de rendre superflu le flux verbal qu'exige la radio). Il présentait entre autres un jeu de son invention. Des paires de garçons, enchaînés l'un à l'autre par un pied, devaient jouer au football sur un sol boueux glissant, couvert de savon noir. Pas drôle et avilissant. Il y eut, dans la presse, des protestations. Elles ont une vertu. Car il ne s'agit pas de moraliser, mais de développer des anti-corps.

Hommage à Bakounine amoureux de la vie et de la liberté

Michel Bakounine est mort il y a juste nonante ans, le 1^{er} juillet 1876. Nous n'avons pas voulu, quand même nous nous proposons de consacrer prochainement un article aux mânes des grands de l'anarchisme, laisser passer la date anniversaire de sa mort sans la moindre commémoration. Car Bakounine fut un personnage. La seconde éminence du mouvement ouvrier au XIX^e siècle: on sait que la première s'appelait Karl Marx. L'Histoire de l'un fit un pape, de l'autre un hérétique. Bakounine pourtant méritait mieux que l'excommunication, puis l'oubli. Sans doute, emporté par la véhémence de la passion, est-il, comparé à Guillaume — pour ne pas parler de Marx, son prestigieux adversaire — un médiocre théoricien. Ce n'est pas non plus, à l'exception de quelques éclairs ici et là, un foudre de langage. (Proudhon a été, lui, bon écrivain.) Mais Bakounine se révèle comme un agitateur inégalable, un remueur de peuple sans pareil. Partout où l'incendie révolutionnaire éclate, à Paris, à Dresde, en Russie, en Italie, Bakounine est présent, pour ajouter au feu.

Aujourd'hui la bureaucratie, incarnation de l'esprit de sérieux, évince l'agitation — cette bohème. Perte ou gain pour la gauche ?

Cherpillod

Citations

Le numéro 22 de la collection « Libertés », que dirige Jean-François Revel, est consacré à Bakounine. François Munoz a réuni, en toute connaissance des œuvres complètes, quelques fragments significatifs. C'est un guide sûr, pour pénétrer dans ce magma de livres informes, écrits sans méthode, fruits de l'in-

tant, mais pleins de flamme, amoureux de la vie, généreux, exaltant la liberté.

Ajoutons que la plupart de ces textes ont été écrits directement en français. Le Russe Michel Bakounine est un grand écrivain français.

Nous avons choisi quelques fragments pour illustrer l'actualité de Bakounine.

Contre la technocratie

« Supposez une académie de savants, composée des représentants les plus illustres de la science; supposez que cette académie soit chargée de la législation, de l'organisation de la société, et que, ne s'inspirant que du plus pur amour de la vérité, elle ne lui dicte que des lois absolument conformes aux plus récentes découvertes de la science. Eh bien, je prétends, moi, que cette législation et cette organisation seront une monstruosité, et cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que la science est toujours nécessairement imparfaite, et que, en comparant ce qu'elle a découvert avec ce qui lui reste à découvrir, on peut dire qu'elle est toujours à son berceau. De sorte que si on voulait forcer la vie pratique, tant collective qu'individuelle, des hommes à se conformer strictement, exclusivement, aux dernières données de la science, on condamnerait la société aussi bien que les individus à souffrir le martyre sur un lit de Procuste, qui finirait bientôt par les disloquer et les étouffer, la vie restant toujours infiniment plus large que la science.

» La seconde raison est celle-ci: une société qui obéirait à une législation émanée d'une académie scientifique, non parce qu'elle en aurait compris elle-même le caractère rationnel, auquel cas l'existence de l'académie deviendrait inutile, mais parce que cette législation, émanant de cette académie, s'imposerait au nom d'une science qu'on vénérerait sans la comprendre — une telle société serait une société non d'hommes, mais de brutes. »

Etat et patrie

« L'Etat n'est pas la Patrie; c'est l'abstraction, la fiction métaphysique, mystique, politique, juridique de la Patrie. Les masses populaires de tous les pays aiment profondément leur patrie; mais c'est un amour naturel, réel; le patriotisme du peuple n'est pas une idée, mais un fait; et le patriotisme politique, l'amour de l'Etat, n'est pas l'expression juste de ce fait, mais une expression dénaturée au moyen d'une abstraction mensongère, et toujours au profit d'une minorité exploitante. »

Pour les hommes d'aujourd'hui

« Ce qui est perdu est perdu sans retour; nous ne croyons pas aux compensations... nous nous intéressons beaucoup aux générations à venir; mais nous nous attachons infiniment plus au sort des générations présentes... si elles meurent dans la misère et l'esclavage, la justice qui triomphera après leur mort, pour elles, viendra trop tard. »

L'histoire, science abstraite

« Ce tableau universel de la civilisation humaine, si détaillé qu'il soit, ne pourra jamais contenir que des appréciations générales et par conséquent **abstraites**, en ce sens, que les milliards d'individus humains qui ont formé la **matière vivante et souffrante** de cette histoire, à la fois triomphante et lugubre — triomphante au point de vue de ses résultats généraux, lugubre au point de vue de l'immense hécatombe de victimes humaines « écrasées sous son char » — que ces milliards d'individus obscurs, mais sans lesquels aucun de ces grands résultats abstraits de l'histoire n'eût été obtenu, et qui, notez-le bien, n'ont jamais profité d'aucun de ces résultats, que ces résultats, que ces individus ne trouveront pas même la moindre petite place dans l'histoire. Ils ont vécu, ils ont été immolés, écrasés, pour le bien de l'humanité abstraite, voilà tout. »

Faire disparaître Dieu

Selon la doctrine mazzinienne aussi bien que chrétienne, le Mal c'est la révolte satanique de l'homme

contre l'autorité divine, révolte dans laquelle nous voyons au contraire le germe fécond de toutes les émancipations humaines. Comme les Fraticelli de la Bohême au XIV^e siècle, les socialistes révolutionnaires se reconnaissent aujourd'hui par ces mots : **Au nom de celui à qui on a fait tort, salut; et aujourd'hui comme toujours, les deux partis opposés se rangent, les uns sous l'étendard de Satan ou de la liberté, les autres sous le drapeau divin de l'autorité.** (Mazzini, 56-57, 71)

Amoureux et jaloux de la liberté humaine, et la considérant comme la condition absolue de tout ce que nous adorons et respectons dans l'humanité, je retourne la phrase de Voltaire, et je dis que, **si Dieu existait réellement, il faudrait le faire disparaître.**

Les oligarchies politiques

Le peuple peut renouveler la composition des assemblées législatives, il est vrai, ce qui n'empêche pas qu'il ne se forme en quelques années un corps de politiciens, privilégiés de fait, non de droit, et qui, en se vouant exclusivement à la direction des affaires publiques d'un pays, finissent par former une sorte d'aristocratie ou d'oligarchie politique.

Bakounine et la Suisse

Quelques références

Les rapports de Bakounine avec la Suisse furent étroits. Quelques notes sur ce sujet, pour signaler des lectures utiles.

Fritz Brupbacher, le médecin socialiste zuricois, a consacré son ouvrage le plus important à un parallèle entre les deux grands du socialisme « Marx et Bakounine », édition originale, Munich (1913). Cet ouvrage fut traduit en français par James Guillaume et l'écrivain français Albert Thiery, mais le manuscrit disparut sans trace, perdu dans les papiers de Marcel Martinet. On trouvera dans les textes choisis de Brupbacher « Socialisme et Liberté », La Baconnière, 1955, quelques bonnes pages de cet ouvrage dans une traduction de J.-P. Samson.

Lire notamment l'influence en 1843 des communistes zuricois, inspirés par Weitling, sur la formation de Bakounine, et naturellement celles qui sont consacrées aux rapports de Bakounine avec les Jurassiens. A juste titre Brupbacher relève que les Jurassiens n'ont pas été de passifs suiveurs de Bakounine et il prouve leur apport original au mouvement antiautoritaire. Brupbacher a aussi préfacé, en 1932, l'édition française de la « Confession », cette déroutante et inexplicable amende honorable que Bakounine adressa au tzar au début de sa captivité en Russie (elle ne fut publiée qu'en 1921). Mais surtout il vaut la peine de se reporter directement à l'ouvrage capital de James Guillaume « L'Internationale, documents et souvenirs (1864-1878) », Paris, quatre volumes, 1905 à 1910.

D'abord parce que la personnalité de Guillaume, une des figures politiques suisses les plus attachantes du XIX^e siècle, est trop méconnue. (Né en 1844, de trente ans le cadet de Bakounine, auquel il fut intimement lié malgré la différence d'âge, fils d'un conseiller d'Etat radical neuchâtelois, fondateur de la section locloise de la 1^{re} Internationale, qu'il entraîna à l'anarchisme collectiviste athée et libertaire, inspirateur de la Fédération jurassienne anarchiste et de l'Internationale antiautoritaire.)

Chez Guillaume, on trouvera des documents sur le séjour de Bakounine au Tessin, Locarno et Lugano, où il mena de curieuses et extravagantes expériences agricoles.

Bakounine est mort à Berne. Il fut porté en terre le 3 juillet. Nonante ans après, si l'on en croit le Bulletin socialiste du groupe romand de Berne, quelques fidèles de l'histoire du socialisme n'avaient pas oublié cette date. Ils avaient rendez-vous « devant la pièce d'eau à l'entrée Murtenstrasse du cimetière Bremgarten, à 10 heures ». Destinée d'un anarchiste, mort en Suisse.

Que veulent les instituteurs romands ?

La Société pédagogique romande (S.P.R.) regroupe le corps enseignant de Vaud, Neuchâtel, Genève et du Jura. Elle n'est limitée par aucune contingence locale; par définition elle pense à l'échelle romande, c'est un premier mérite. Elle tient un Congrès tous les quatre ans : non pas un congrès-congratulations, mais un congrès de travail. Des études y sont présentées qui dépassent par leur ampleur et par leur qualité les traditionnels rapports. Bienne 1962 : l'Ecole romande; Montreux 1966 : la pénurie du corps enseignant. Un rapport de presque 200 pages, touffu, mais riche en renseignements et en suggestions. Neuchâtel, sous la direction d'un instituteur chaud-fonnier, M. Marcel Jaquet, en avait la responsabilité. Il s'est assuré la collaboration d'instituteurs d'autres cantons. Si l'on est heureux de voir le Jura associé au même titre que Vaud où Genève à un tel travail, l'absence du Valais et de Fribourg frappe.

Comment combattre la pénurie ?

Les instituteurs veulent, et c'est en eux une volonté très profonde, défendre et restaurer la dignité de leur métier. La pénurie d'enseignants, qui est le signe d'une imprévoyance gouvernementale, mais aussi d'une désaffection générale à l'égard de la profession (cf. Annexe), est peut-être le sujet qui les touche le plus.

Pour assurer le recrutement, ils préconisent, entre autres, une mesure, qui peut paraître paradoxale, car elle correspond à un renforcement des exigences : « Le baccalauréat, demandent-ils, sera la formation de base de tous les enseignants, quelle que soit la catégorie d'élèves auxquels ils pensent se consacrer ensuite »; le corollaire de ce principe est que « la formation professionnelle se fera dans un institut pédagogique à niveau universitaire ».

En Suisse romande, Genève et Neuchâtel connaissent une formation de ce type. Genève est le seul canton qui prépare ses instituteurs après l'obtention du certificat de maturité. Neuchâtel a trouvé une formule originale : le bachot pédagogique qui permet de poursuivre des études universitaires dans certaines facultés ou d'entrer à l'Ecole normale pour y recevoir une formation pédagogique (trois semestres). Les avantages de ce système sont évidents : le choix du métier est reporté à dix-neuf ans, à partir de l'obtention d'un titre qui offre d'autres possibilités professionnelles au bachelier, tandis que les Ecoles normales traditionnelles du type vaudois exigent un choix à quinze ou seize ans qui est quasi définitif, sans possibilité de bifurcation, sans autre débouché en dehors de l'école primaire.

Enfin et surtout, le baccalauréat donne à tous les enseignants une culture générale de semblable qualité, de même que les instituts pédagogiques peuvent leur donner une formation technique commune. C'est la formule idéale.

Cette politique-là est à nos yeux la seule possible, et nous avons souvent défendu cette thèse dans « Domaine public ». La pénurie se combat non par des expédients (appel à des remplaçants de toute nature), mais par la revalorisation des exigences de la profession, dont une des données importantes est une formation culturelle et professionnelle de qualité.

Et l'école romande ?

A Montreux, les instituteurs n'ont pu que prendre acte des faibles progrès de la coordination des efforts romands. Citons du rapport complémentaire présenté par M. J.-P. Rochat cette remarque :

Une commission intercantonale, composée de hauts chefs de service, a été instituée en septembre 1963, sous la présidence de M. Marcel Monnier (Vaud). « Mais cette commission a tenu trop peu de séances pour qu'on puisse juger objectivement de son efficacité. A titre de comparaison, rappelons que les Länder allemands, placés devant un problème d'harmonisation analogue au nôtre, ont créé une « Commission permanente » qui a tenu 100 séances plé-

nières en seize ans d'existence, et qui dispose d'un secrétariat et de tous les moyens propres à une institution de cette importance (budget 1964 : 5 millions de DM !).

Le retard le plus fâcheux à nos yeux est l'absence de coordination dans le domaine où elle peut se faire sans difficultés : celui de la recherche et de l'expérimentation pédagogique. La diversité romande, nous l'avons dit souvent, est un champ d'observations et de comparaisons idéal. Or le personnel de chercheurs et d'enseignants formé est peu nombreux, ses forces sont limitées. Là, la coordination serait efficace.

Pourquoi alors cette stagnation ?

Documents tirés du rapport de la S.P.R.

I. La féminisation du corps enseignant

— En 1965, les hommes ne sont plus que le 46,15 % du corps enseignant primaire vaudois, compte non tenu du nombre grandissant des maîtresses enfantines.

— En 1964, à l'épreuve d'admission à l'Ecole normale (Vaud) où les épreuves étaient les mêmes pour tous, à peu de choses près, 74 jeunes gens ont été admis et 77 jeunes filles. Mais pour équilibrer ces deux groupes, on a exigé des jeunes filles, à l'admission, 54 points sur 93, et pour les garçons 43 sur 90 !

— A Genève, sur dix candidats à l'Institut pédagogique (où l'on donne un salaire pendant les trois ans d'étude avec en contrepartie l'obligation de servir l'Etat pendant trois ans seulement), on constate que sur dix candidats, il y a neuf filles pour un garçon.

II. Comment ils voient le métier d'enseignant primaire

Cette description a été élaborée d'après le dépouillement de 121 compositions d'élèves de primaire supérieure et de collégiens, où étaient analysés les avantages et les inconvénients du métier. Nous avons choisi quelques traits significatifs (cités plus de vingt fois). Les enfants interrogés étaient des deux sexes, de Lausanne et du canton de Vaud.

Facteurs négatifs :

Loisirs envahis par le travail (corrections, préparation, etc.)	32
Monotonie (on répète toujours le même programme, etc.)	31
Grande patience indispensable (fatigue nerveuse consécutive)	45
Peur des élèves indisciplinés (surtout des grands)	46
Désir de découvrir de nouveaux horizons à seize ans (quitter l'école)	27
Peur des études (longues, difficiles, etc.)	36

Facteurs positifs :

Vacances nombreuses (et payées)	82
Horaires réduits (après-midi de congés)	47
Traitement suffisant à très élevé	28
(réponse donnée surtout par des élèves de primaire supérieure non lausannois; en revanche 11, surtout Lausannois, jugeaient la paie insuffisante)	
Plaisir d'instruire, d'être utile	26
Amour des enfants, contact avec les jeunes	47

La mort de Roger Gal

La mort de Roger Gal a bouleversé plusieurs des enseignants réunis à Montreux. Roger Gal était une autorité européenne en matière de pédagogie expérimentale. Quelques-uns de ses ouvrages, notamment « Où en est la pédagogie ? » sont des classiques. Roger Gal a contribué à faire évoluer la pédagogie, l'arrachant à l'individualisme et à l'empirisme. Et pourtant, il savait se garder des tentations du scientisme et de la testologie érigée en absolu. Nous étions en contact avec lui et nous espérons pouvoir lui donner l'occasion de se faire entendre en Suisse romande. Mais il était surchargé de besogne; à plusieurs reprises, il avait dû renvoyer ce déplacement.

Roger Gal est de ceux qui, discrètement, marquent une époque.